

THÉÂTRE D'ÏTON BOURGOGNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Dossier pédagogique

La Meilleure part des hommes

d'après le roman de **Tristan Garcia**
adaptation libre et mise en scène **Pauline Bureau**

Du mar 5 au sam 9 mars 2013
PARVIS SAINT-JEAN, DIJON



©Paul Cox

Dossier réalisé par Amandine GEORGES

Contacts relations avec le public :

Jeanne-Marie PIETROPAOLI Responsable des formations et projets éducatifs

03 80 68 47 49 / jm.pietropaoli@tdb-cdn.com

Amandine GEORGES Professeure missionnée

a.georges@tdb-cdn.com

Sophie BOGILLOT Responsable des relations avec le public, partenariats,
associations, comités d'entreprise, enseignement supérieur

03 80 68 47 39 / s.bogillot@tdb-cdn.com



La Meilleure part des hommes

D'après le roman de Tristan Garcia
Adaptation libre et mise en scène Pauline Bureau
Dramaturgie, adaptation Benoîte Bureau
Lumière Jean-Luc Chanonat
Vidéo Gaëlle Hausermann

Création sonore et musique live Vincent Hulot
Scénographie Emmanuelle Roy
Costumes Alice Touvet

Interprétation Alban Aumard, Yann Burlot, Thibaut Corrion, Zbigniew Horoks,
Vincent Hulot, Régis Laroche, Marie Nicolle, Anthony Roullier, Adrien de Van

Production Espace des Arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône
Coproduction Compagnie La Part des Anges / Comédie de Picardie - Scène conventionnée pour le
développement de la création théâtrale en région / La Scène nationale du Petit-Quevilly/Mont-Saint-Aignan
Créé en coréalisation avec le Théâtre de la Tempête
Avec l'aide du Centre dramatique régional de Haute-Normandie - Théâtre des deux rives - CDR Rouen dans le
cadre d'un Laboratoire en mai 2011

Avec le soutien de la Drac Haute-Normandie / de la Région Haute-Normandie / de l'ODIA Normandie - Office
de Diffusion et d'Information Artistique de Normandie / de la Mairie de Paris /
du Département de Seine-Maritime

La meilleure part des hommes de Tristan Garcia est édité aux Éditions Gallimard

Durée : 2h15

Du mar 5 au sam 9 mars 2013

PARVIS SAINT-JEAN, rue Danton - Dijon

En semaine à 20h, le samedi 17h

Répétition publique

ven 1/03 de 18h à 19h

Rencontre à Chaud

Jeu 7/03 à l'issue de la représentation

TARIFS

HORS ABONNEMENTS

Normal **18€**; Réduit **14€**;

Bénéficiaires RSA, Demandeurs d'emploi, intermittents, - de 12 ans **7€**; Carteculture **5,50€**

ABONNES

Abo « 3-5 » **11€**, Abo « 6-9 » **10€**, Abo « 10+ » **7€**,

Abo – 26 ans (3 spectacles minimum) **7€**

RENSEIGNEMENTS ET RESERVATIONS : 03 80 30 12 12 – www.tdb-cdn.com

SOMMAIRE

I. La pièce

- A. L'histoire résumée par Pauline Bureau page 4
- B. La note d'intention de Pauline Bureau
- C. Une interview de Pauline Bureau page 5
- D La problématique de la trahison et de la fidélité
- E. En complément : documents vidéo exploitables en classe page 7

II. L'équipe artistique

- A. La compagnie La Part des Anges page 8
- B. La metteuse en scène Pauline Bureau
- C. La dramaturge et scénographe Benoîte Bureau page 9
- D. Les quatre principaux comédiens

III. Les personnages

- A. La présentation des personnages dans le roman et dans la pièce page 11
 - 1. Willie
 - 2. Doumé
 - 3. Leibo
 - 4. Valentine
- B. Les costumes page 14
 - 1. Eléments de recherche par la costumière
 - 2. Photographies du spectacle

IV. Le contexte historique

- A. L'apparition du SIDA dans le roman et dans la pièce page 17
- B. Vivre avec le SIDA page 18

V. La mise en scène

- A. L'insertion de chansons en ouverture et en clôture du spectacle page 19
- B. L'insertion d'images d'archives page 20

- VI. Revue de presse exploitable en classe page 21

La pièce *La Meilleure Part des hommes*, créée au théâtre de la Tempête en mars 2012, est mise en scène par Pauline Bureau.

Elle a été adaptée du roman homonyme de Tristan Garcia, paru en 2008, par la metteuse en scène et Benoîte Bureau, sa sœur, également scénographe du spectacle.

La pièce évoque les destins entrecroisés de quatre personnages – Willie, Doumé, Leibo et Val – confrontés, dans les années 80 et 90, à l'épidémie du SIDA.

I. La pièce

A. L'histoire résumée par Pauline Bureau

De **l'apparition du Sida** en 1982 à **l'élection de Nicolas Sarkozy**, quatre personnages et deux générations se croisent, s'aiment et se déchirent.

Dominique Rossi est le **fondateur de Stand-up, association radicale de lutte contre le sida**. **William Miller** est un jeune paumé, **écrivain scandaleux** à qui certains trouvent du génie. **Jean-Michel Leibowitz** est un **intellectuel médiatique**. **Elisabeth Levallois** est son élève.

Avec eux et ceux qui les entourent, nous assistons au **spectacle d'un amour absolu puis d'une haine radicale**, mais aussi à la naissance, joyeuse, et à la fin, malade, d'une période décisive dans l'histoire de la sexualité et de la politique en Occident. Dans l'histoire de ces quatre-là se reflètent les trente dernières années, se développent les liens qui unissent deux personnes comme ceux qui unissent deux générations. Pour le meilleur et pour le pire. **“C'est le récit de la plupart des trahisons possibles de notre existence, le portrait de la pire part des hommes et – en négatif – de la meilleure.”**

NB : William Miller est surnommé Willie ; Dominique Rossi est surnommé Doumé ; Jean-Michel Leibowitz est surnommé Leibo ; dans le spectacle, Elisabeth est rebaptisée Valentine, dite Val.

B. La note d'intention de Pauline Bureau

Comment rester fidèle à ses idées, à ses amis, à ses amours ? Je ne suis pas la même aujourd'hui qu'hier. Je ne peux pas penser, aimer, vivre de la même façon tout au long de ma vie. Trahir ses amours, ses parents, ses idées. Ou se trahir soi-même. Ce spectacle raconte **la difficulté de trahir et l'impossibilité de ne pas trahir**.

Val, Doumé, Willie et Leibo. Trois hommes et une femme, qui cherchent leur place, s'y accrochent, en changent, échangent. Quelle est la place qu'on me laisse et la place que je prends ? Par l'éducation, le genre, le milieu social, on est programmé... Les places se transmettent, de génération en génération. De père en fils. Quelles sont mes chances si on ne m'a rien transmis ? Quelle est ma marge de manœuvre ? Ces quatre personnages et ceux qu'ils croisent, aiment et trahissent, dansent et travaillent, vivent et meurent à Paris, dans les années 80 et 90. Plus vraiment aujourd'hui et pas encore dans l'Histoire. Toute une époque sur le plateau : les nuits du Palace, le triomphe de Madonna, le rose fluo, la techno, l'élection de Mitterrand, la chute du mur de Berlin, les textes d'Hervé Guibert et l'arrivée du Sida.

Je veux parler **des ravages et des répercussions intimes de cette épidémie**. Des malades et de ceux qui les accompagnent. Des politiques de santé et des combats qui ont été menés. De l'arrivée des trithérapies et de la séropositivité aujourd'hui. De ceux qui sont morts et de ceux qui sont vivants. Je veux faire exister sur le plateau **l'histoire de ces quatre personnages et celle de ces vingt-cinq années**. Les deux sont pour moi indissociables. Les époques qui se suivent et le temps qui passe seront ici bien plus qu'une toile de fond.

C. Une interview de Pauline Bureau

Propos recueillis par Catherine Robert dans *La Terrasse*, 10 mars 2012

Les années Sida

Pauline Bureau adapte et met en scène *La Meilleure Part des hommes*, de Tristan Garcia, qui retrace, de 1981 à nos jours, l'histoire du SIDA à travers l'intimité de quatre héros d'aujourd'hui.

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter ce roman au théâtre ?

Pauline Bureau : J'ai découvert et lu ce roman par hasard, et j'ai été très touchée par les personnages, très forts et très émouvants. Et puis, cette histoire racontait les vingt-cinq dernières années, de 1981 à 2006, et j'avais envie de parler du monde d'aujourd'hui, là, tout de suite, au théâtre. J'ai commencé à travailler à l'adaptation, j'ai rencontré l'auteur, j'ai beaucoup parlé avec lui ; il était très content que son texte soit adapté au théâtre.

Quelle est l'histoire ?

P. B. : C'est celle de quatre personnages, des années 80 aux années 2000 : trois hommes et une femme, la narratrice. Il y a un jeune écrivain qui vient de province à Paris et connaît un succès foudroyant, un intellectuel de gauche qui évolue et vieillit pour se retrouver franchement à droite, un activiste qui fonde une association de soutien aux malades séropositifs et de lutte contre le SIDA, et enfin une femme étudiante, qui devient journaliste. C'est une histoire d'amour à quatre : ils s'aiment en couple, en amitié, puis se détestent. C'est, avant tout, une histoire de trahison et de fidélité, sur fond d'Histoire avec un grand H. Ce sont les années du SIDA, des traitements, du glissement d'une idéologie politique à une organisation associative : cela évoque beaucoup de choses qui ont traversé nos vies. Autour de la question de la trahison et de la fidélité en amour, se déploient d'autres interrogations, notamment politiques. Politiquement, être fidèle, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça suppose de renoncer à quoi ? Quand on change, à quoi est-on fidèle : à soi aujourd'hui ou à soi hier ?

Comment avez-vous adapté le roman ?

P. B. : J'ai transformé le texte du roman en un texte théâtral dialogué. Le dispositif scénique est très simple : le décor permet essentiellement d'offrir des appuis de jeu aux acteurs. Il y a beaucoup de vidéo car le personnage principal, la jeune femme journaliste, filme un documentaire sur la vie des autres personnages. Les paroles intimes sont filmées par elle en direct. Sur le plateau, huit acteurs et un musicien interprètent en tout vingt-cinq personnages.

Quelle est, selon vous, l'importance du SIDA pour cette génération et cette époque ?

P. B. : Le SIDA est une maladie marquante, très présente, qui a le même temps de vie que moi. C'est une épidémie qui a été très rapide dans son évolution, ainsi que dans son traitement. Dans nos vies, ma vie, l'épidémie a pris de la place, et j'avais envie de parler de ceux qui sont morts et de ceux qui sont vivants. Je voulais aussi évoquer le combat associatif, ce qu'il a obtenu, comment des gens se sont battus très fort. J'ai aussi appris beaucoup de choses sur cette histoire récente dans laquelle existent de multiples angles morts. Le spectacle permet aussi d'interroger le rapport entre l'intime et le politique : comment les gestes politiques peuvent avoir des répercussions dans l'intimité des gens.

D. La problématique de la trahison et de la fidélité

On trouvera ci-dessous trois extraits de la pièce, situés à la fin du parcours des personnages :

- Doumé refuse de rendre visite à Willie, condamné par le SIDA et l'a rayé du nombre de ses amis.
- Val reste fidèle à Willie par-delà la mort et est la seule présente à son enterrement.
- Leibo efface en cinq minutes dix ans de relation amoureuse avec Val.

Extrait 1

Val

Il va mourir. Tu devrais aller le voir, au moins.

Doumé

J'ai ma vie, Valentine.

Val

Je comprends.

Doumé

Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il était prévenu, comme nous tous. Je me suis battu pendant plus de dix ans. Aujourd'hui, je suis serein et je n'ai pas envie de replonger dans cette histoire. Il est sorti de ma vie.

Val

Il va mourir, Doumé.

Elle tremble.

Extrait 2

Crématorium

Le père de Will

Merci pour ce que vous avez fait pour mon fils.

Val ne répond rien.

(...)

Qu'est-ce qu'il faisait, au juste ? Ah... Allez... Regardez. Faut pas déconner. Y a personne. Y a personne quand il est mort. Il a rien fait. Il a rien fait, y a personne. Hé, c'est comme ça. On va pas pleurer, quand même.

Il était pas terrible, ce gamin.

Val

Sur son testament, il voulait qu'on passe une chanson qu'il aimait. Je leur ai donné le disque.

Extrait 3

Un restaurant. Leibo et Val arrivent, il l'embrasse sur la joue. Ils s'assoient.

Leibo

Bonjour, Valentine. Valentine, il faut que je te dise quelque chose, c'est délicat...

Val

Tu sais, Jean-Michel, je t'aime toujours. Voilà. Je voulais te dire avant que tu continues.

Jean-Michel laisse un temps.

Leibo

J'aime Sara, Valentine. La fidélité... Je ne comprends que maintenant le sens de ce que j'écrivais à l'époque, "aimer, c'est s'engager à aimer même quand on n'aime plus tout à fait, par respect pour la promesse d'avoir voulu toujours aimer."

Val (le coupe)

Je connais.

Leibo

Je te quitte. C'est fini.

Val

Je comprends.

E. En complément : documents vidéo exploitables en classe

Présentation de la pièce (personnages, époque, thèmes) par Pauline Bureau, lors de la présentation de la saison 2011–2012 au théâtre de la Tempête

<http://www.youtube.com/watch?v=8Urz0KJSCcQ>

Bande-annonce du spectacle

<http://www.la->

[tempete.fr/index.php5?menu=5&saison=&fiche_spectacle=1290&presentation=1&bandeannonce=1](http://www.la-tempete.fr/index.php5?menu=5&saison=&fiche_spectacle=1290&presentation=1&bandeannonce=1)

II. L'équipe artistique

A. La compagnie La Part des Anges

Quand l'alcool est mis en tonneau pour vieillir, une partie du liquide, éphémère, s'évapore, on l'appelle « la part des anges ».

La Part des Anges est fondée en **2002** sur le désir de **15 acteurs et collaborateurs artistiques** (musique, lumière, scénographie, costumes...) de poursuivre une aventure commune née au **Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris**. Des **écritures contemporaines à Shakespeare**, du déambulatoire au rapport frontal, de rencontres en nouvelles expériences se sont constitués un groupe et un désir d'inventer une façon de faire du théâtre ensemble.

La compagnie La Part des Anges est implantée à Fécamp en Haute-Normandie.

Pauline Bureau est **artiste associée au Théâtre Dijon Bourgogne-Centre Dramatique National**, à partir de janvier 2013.

Principales mises en scène

2012	<i>La Meilleure Part des hommes</i> , d'après Tristan Garcia	Théâtre de la Tempête
2011	<i>Modèles</i> , écriture collective	Nouveau Théâtre de Montreuil
2010	<i>Roberto Zucco</i> , de Bernard-Marie Koltès	Comédie de Picardie
2009	<i>Lettres de l'intérieur</i> , de John Marsden	Théâtre des Treize-Vents
2008	<i>Roméo et Juliette</i> , d'après William Shakespeare	Théâtre de la Tempête
2005	<i>Un songe, une nuit d'été</i> , d'après William Shakespeare	Théâtre Le Ranelagh

B. La metteuse en scène Pauline Bureau

Pauline Bureau a été formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (promotion 2004). Au sein de cette école, elle a rencontré une quinzaine d'acteurs. Avec eux et d'autres rencontrés en chemin, elle a fondé La Part des Anges. Ensemble, ils ont créé un spectacle jeune public : *La Grève des fées* (Théâtre du Jardin, Théâtre des Treize Vents et tournée) et des spectacles tout public : ***Un songe - une nuit d'été*** ; ***Roméo et Juliette*** ; ***Lettres de l'intérieur*** qui se sont joués entre autres au Ranelagh, dans les Instituts Français au Maroc, à l'Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône, aux Ateliers Berthier, au Théâtre de la Tempête, au Théâtre Firmin Gémier, au Théâtre le Passage, au CDR de Vire et au Théâtre 71. Ils ont également imaginé des formes déambulatoires : *Embarquement // 5'32* (Nuit Blanche), *5 minutes avant l'aube* (Festival d'Avignon), *Codex* (Grande Halle de la Villette). En 2009-2010, elle a mis en scène ***Roberto Zucco*** au Théâtre de la Tempête et en tournée. En 2010-2011, elle a créé *Je suis une bulle* au CDN de Sartrouville et ***Modèles*** au CDN de Montreuil, repris en novembre 2011. Comme comédienne, elle a notamment travaillé avec Daniel Mesguich, Christian Benedetti, Florian Sibon et Philippe Garrel.

C. La dramaturge et scénographe Benoîte Bureau

Benoîte Bureau est normalienne, agrégée de lettres, licenciée d'anglais et chargée de cours à Paris VII Jussieu, et à l'Université de Nancy. Elle a travaillé à plusieurs traductions entre autre pour l'École des loisirs. Avec La Part des Anges, elle a écrit l'adaptation de *Un songe - une nuit d'été*, *Roméo et Juliette* et *Roberto Zucco*.

D. Les quatre principaux comédiens

1. William Miller : Thibaut Corrion

Thibaut Corrion a suivi le cycle de formation professionnel de l'École Florent. Il a été reçu au concours de la Classe Libre de l'École Florent, promotion 1998-2000 (professeurs : Jean-Pierre Garnier, Michel Fau, Éric Genovese, Sandy Ouvrier). Il a joué sous la direction de Jean-Luc Revol (*Visiteurs* de Botho Strauss), Jean-Pierre Garnier (*Les Démons* d'après Fiodor Dostoïevski ; *Les Enfants* d'Edward Bond), Irina Solano (*Vous êtes tous des fils de pute* de Rodrigo Garcia ; *Une Langouste pour deux* de Copi), Jean-François Mariotti (*Gabegies*, *Coriolan* d'après Shakespeare ; *Maldoror !!!* de Lautréamont), Frédéric Jessua (*Le Misanthrope* de Molière), Alain Ollivier (*Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck ; *Le Cid* de Pierre Corneille - Prix du syndicat de la critique : révélation), Laure Favret (*Hormis ton Amour, Il n'y a pas pour moi de soleil*, d'après Vladimir Maïakovski ; *Un Miracle ordinaire*, Evgueni Schwarz), Gilles Bouillon (*Cyrano de Bergerac*, Edmond Rostand). Au cinéma, il a travaillé avec Étienne Faure, Catherine Corsini, Francis Girod, François Favrat, Éric Caravaca, Géraldine Bajard. Il a mis en scène le premier *Chant de Maldoror* (Lautréamont), *L'État sauvage* (montage de textes : Arthur Rimbaud, Jean Genet, François Villon, Charles Baudelaire).

2. Dominique Rossi : Régis Laroche

Après le Conservatoire de Lyon, Régis Laroche entre à l'École du Théâtre National de Strasbourg, où il travaille entre autres avec Françoise Lebrun, Joël Jouanneau, Éric Vigner, Enzo Corman, Philippe Delaigue et Nicolas Philibert. Il joue notamment dans *Variations Calderón* de Pier Paolo Pasolini, mis en scène par Jean-Louis Martinelli, et crée *Frôler les pylônes* avec Éric Lacascade. Il rencontre également Jean-Louis Benoit (*Henry V* de Shakespeare), Philippe Calvario (*Cymbeline* et *Richard III* de Shakespeare), Jean Boileau (*Le Balcon* de Jean Genet, *Coriolan* de Shakespeare), Jean-Yves Ruf (*Comme il vous plaira* de Shakespeare) et Catherine Riboli (*Sganarelle ou la représentation imaginaire* d'après Molière). Sous la direction de Guillaume Delaveau, il interprète le rôle-titre dans *Philoctète* de Sophocle, Sigismond dans *La Vie est un songe* de Calderón, Henri III dans *Massacre à Paris* de Marlowe, **Prométhée dans *Prométhée selon Eschyle***, et joue dans ***Vie de Joseph Roulin* de Pierre Michon. Il retrouve pour la troisième fois Pauline Bureau, après *Roméo et Juliette* et *Roberto Zucco*.**

3. Jean-Michel Leibowitz : Zbigniew Horoks

Après des études de Lettres Modernes, de Russe et de Théâtre à l'Institut d'Études Théâtrales à Censier, et le cours d'art dramatique dans la classe d'Antoine Vitez à l'école d'Ivry, Zbigniew Horoks joue, à partir de 1974, de nombreux spectacles de théâtre sous la direction d'Antoine Vitez, au Théâtre des Quartiers d'Ivry et au Théâtre National de Chaillot (*La Jalousie du barbouillé*, *Le Révizor*, *Hamlet*), Mehmet Ulusoy, au Théâtre de Liberté (*Le Nuage amoureux*, *Le Cercle de craie caucasien*, *Macbeth*, *Dans Les Eaux glacées du calcul égoïste*, *Topor Party*), Arlette Bonnard, aux Amandiers de Nanterre (*L'Odysée*), Daniel Soulier (*Gulliver*, *Alice au pays des merveilles*, *Le Vent dans les saules*), Grégoire Cailles, au CDN de Strasbourg, Didier Patard, à la Péniche Opéra, Patrick Michaelis, aux Tréteaux du Limousin. Il est

Polonius dans le *Hamlet* de Daniel Mesguich en tournée en 2011-2012. Il met en scène des spectacles qu'il écrit ou adapte : *Adam et Eve* d'Hervé Colin au Théâtre Goblune, *Le Sopha* d'après l'œuvre de Crébillon fils, *La Semaine de la comète* d'après l'œuvre de Marc Soriano, *Les Chutes du Zambèze* de Daniel Soulier, *Enfants, n'oubliez jamais de regarder les étoiles*, Production CDN de Montreuil et CDN de Strasbourg. Il enseigne également le théâtre et joue au cinéma, notamment dans des films de Jean-Luc Godard *For ever Mozart*, Christian de Chalonge, *Docteur Petiot* et *Le Comédien*, Arnaud Ségnac, *Si je t'oublie*, *Sarajevo* ainsi que dans quelques séries et dramatiques télévisées.

4. Valentine Levallois : Marie Nicolle

Formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Au théâtre, elle a joué dans *Les Enfants* d'Edward Bond mis en scène par Jean-Pierre Garnier, dans *Les Juives* de Robert Garnier mis en scène par Éric Génovèse, dans *Meurtre* d'Hanokh Levin mis en scène par Clément Poirée, dans *Macbeth* de Shakespeare mis en scène par Matthew Jocelyn, dans *Les Chants de Maldoror, Premier Chant* de Lautréamont mis en scène par Thibaut Corrien et dans *Le Mental de l'équipe* d'Emmanuel Bourdieu et Frédéric Bélier Garcia co-mis en scène par Denis Podalydès et Frédéric Bélier Garcia, ***L'Acte inconnu*** écrit et mis en scène par Valère Novarina. **Elle a déjà travaillé avec Pauline Bureau pour *Dix, Un songe-une nuit d'été, Embarquement // 5'32, Roméo et Juliette, Lettres de l'intérieur* et *Roberto Zucco*.**

III. Les personnages

A. La présentation des personnages

L'ordre suivi ici (Willie, Doumé, Leibo et Val) est celui du roman ; dans la pièce prennent successivement la parole Val, Willie, Leibo et Doumé. On commentera cet ordre qui donne la primauté à Val, lien essentiel entre les trois hommes au cœur de l'intrigue.

1. Willie

a. Dans le roman

Extrait de Tristan Garcia, *La Meilleure Part des hommes*, Gallimard, coll. Folio, n° 5002, 2008, p. 15-17

William Miller, sur les photos qu'il m'a montrées, paraissait un enfant renfermé, sage et anodin. C'est à Amiens qu'il est né, en 1970, où il m'a toujours dit qu'il avait passé une enfance plutôt heureuse sur le moment et terriblement triste *a posteriori*. Il avait un visage clair et les sourcils fournis. C'était un élève besogneux, pas franchement brillant, et le seul souvenir de classe primaire qu'il ait jamais évoqué devant moi, c'était qu'il avait constamment envie de faire pipi et que les autres se moquaient de lui. Il pissait au lit, dans les draps. Mais bon, visiblement, à part ça, ce n'était pas à proprement parler un "martyr".

(...)

William avait deux frères, dont je ne connais pas les prénoms. Il était le plus jeune. Assez vite, il a porté des lunettes. Ses parents ont divorcé quand il avait dix ans. William est demeuré auprès de sa mère, dans la maison à côté d'Etouvie. Le père a pris un appartement. William ne le voyait pas, ou peu, de loin. Le père, lorsqu'il devait passer le prendre pour un week-end, le laissait chez la tante, à Compiègne, là où William aimait bien jouer au roi et au chevalier, dans les ruines du château, près du parking.

(...)

"Rétrospectivement, on se rend compte du nombre de silences qu'il pouvait y avoir dans une maison comme ça, où l'amour était cassé, tu sais. Comme une corde..."

(...)

Il aimait beaucoup *Star Wars*, ça en devenait une vraie fixation. Il rêvait sans cesse de Chewbacca, des Ewoks et de leur planète, de l'Empire, du Millenium Falcon et des Bipodes, les AT-ST de la base de Hoth. Il m'a dit une fois, quand les nouveaux épisodes sont enfin sortis, vingt ans plus tard : "C'était ma façon d'être un garçon."

b. Dans la pièce

Je suis né à Amiens, en 1970, le 27 octobre. Je suis Scorpion. (*Il montre une photo.*) Ça, c'est moi avec mon père, j'avais trois ans et demi. C'est la seule photo que j'ai où on est tous les deux.

Quand j'étais petit, je pissais au lit. Alors, ça me réveillait, je pleurais et ma mère nettoyait. Une nuit, mon père m'a frotté la tête dans le drap mouillé, ça m'a passé. Mais bon, ça va, j'étais pas un martyr.

Mes parents se sont séparés quand j'avais dix ans. Je suis resté avec mon père, dans la maison près d'Etouvie.

Quand j'y repense, c'est fou le nombre de silences qu'il pouvait y avoir dans cette maison quand l'amour est cassé, vous voyez. Comme une corde...

J'adorais *La Guerre des étoiles*, c'était une vraie fixation. Les Ewok et Chewbacca. Dark Vador, Luke Skywalker.

C'était ma façon d'être un garçon.

2. Doumé (Dominique en corse)

a. Dans le roman

p. 20–24

Dominique Rossi a toujours eu la belle gueule d'un homme mûr, responsable et doucement sculpté par le temps ; simplement, à vingt ans, ça ne lui allait pas. Il fallait qu'il attende un peu pour faire son âge. Son village natal se situait juste à côté de Calenzana, en Corse, à quelques kilomètres de L'Île-Rousse et de Calvi. Son père était médecin, un grand médecin. Il a eu cinq grands frères, et pas de sœur. Il était le dernier, ben voilà.

Sa mère ? Italienne, il lui doit de longs cils noirs, et le reste, c'est déjà pas si mal.

Il a grandi dans une grande maison, au pied des montagnes. Ils partaient skier dans les Alpes, l'hiver, ils s'en allaient en Sicile, puis en Tunisie, l'été, où ils possédaient de belles résidences secondaires, tertiaires, etc.

(...)

A dix-sept ans, il est parti sur le continent, à Nice, au lycée puis en classes préparatoires.

(...)

Il étouffait.

"Nice, c'était encore l'île. C'était beau, à part la place Masséna, j'en ai pas profité une seule seconde."

Quand il a été reçu dans une grande école, il est monté à Paris. Paris, c'était autre chose. Il sourit.

"J'avais la gueule corse carrée, et des boutons, encore pas mal - mais bon, j'étais déjà sorti avec des filles, un petit peu.

J'ai fait ça la première fois à Paris, en banlieue, chez le père d'une copine. A côté de la vaisselle, sur un lit pliant, sous le buffet, super souvenir."

Il hausse les épaules.

"Je me souviens plus. Après j'ai nettoyé les plats et on a rangé les couverts. Le ménage, quoi, le couple, tu vois. J'ai tout de suite compris le guêpier."

b. Dans la pièce

Je viens de Calenzana, en Corse.

A quelques kilomètres de l'Île-Rousse et de Calvi.

Mon père était médecin.

Un grand médecin.

Et ma mère ?

Italienne.

J'habitais dans une grande maison, au pied des montagnes avec mon père, qui fumait des Gitanes, et qui réfléchissait beaucoup.

J'ai couché pour la première fois avec une fille, j'avais 16 ans. Au camping. Avec une hollandaise. (*Il dit une phrase en hollandais.*)

Bon, ça, c'est la version officielle de mon dépucelement.

La vérité, c'est qu'un an auparavant, j'avais répondu à une petite annonce, recopiée discrètement dans *Gay pied*, le magazine homo de l'époque.

Il avait 20 ans de plus que moi.

A dix-sept ans, je suis parti sur le continent, à Nice.

C'était beau mais j'en ai pas profité, j'étouffais.

3. Leibo

a. Dans le roman

p. 28–29

Jean-Michel Leibowitz, je crois, aurait désiré connaître l'éternité d'un philosophe et le présent d'un homme de pouvoir et d'action. Il s'est situé entre les deux et il en a toujours été profondément malheureux. Je crois qu'il lisait *Tintin*, je crois qu'il aimait ça, il aurait pu être journaliste. Et puis, plus tard, il s'est mis à mépriser la BD... Il a quand même écrit dans des journaux, souvent. Il lisait Stendhal, pour les histoires d'amour, genre Mathilde de la Mole, à quatorze ans. Il idéalisait.

Il était juif, et son père lui disait toujours : "Tu as un prénom français, tu es français, tu sais, mon fils." Il ne parlait pas du mot "juif", puis il en a parlé, mais peu.

Quand il a lu Spinoza, Jean-Michel n'a rien compris, bien sûr, c'est normal. Mais il a compris que c'était quelque chose qui le dépassait, et qu'il se mettrait à la hauteur. La philosophie... Le rêve de toute une vie, hein.

Un bon élève, c'était un bon, un très bon élève.

Ils vivaient à Aubervilliers, lui, son père et sa mère. Ses parents avaient été gaullistes, puis miterrandiens. Son père partait travailler tôt, et parfois la nuit. Il ne buvait pas, il n'était pas syndiqué, il pestait contre ses collègues ouvriers alcoolos, il portait un complet, il ne mettait la blouse bleue qu'une fois sur le lieu de travail. Sa mère débarrassait la toile cirée, il buvait du chocolat. Sa mère parlait peu, alors il lisait.

Son père revenait, il accrochait son manteau dans l'entrée, il lui ébouriffait les cheveux : "Ah mon fils, toujours tu lis..."

Jean-Michel allait beaucoup à la bibliothèque municipale, et il faisait du foot et du vélo. Il aimait bien Malraux.

Un jour, il m'a dit qu'il s'était masturbé la toute première fois en lisant *Madame Bovary*.

b. Dans la pièce

Moi, quand j'étais gosse, je lisais *Tintin*, j'aimais ça, je voulais être reporter. C'est plus tard que je me suis mis à détester la BD.

J'ai du mal à parler de mon enfance. Mes parents, ça, ça va, j'en parle, mais mon enfance.

Quand on est arrivé en France, mon père, ma mère et moi, on s'est installé à Aubervilliers.

Je suis juif. Je l'ai su tard.

J'étais un bon, un très bon élève.

J'allais beaucoup à la bibliothèque municipale, j'aimais beaucoup Flaubert à l'époque.

La toute première fois que je me suis masturbé, c'était en lisant *Madame Bovary*.

Il rit.

4. Valentine

a. Dans le roman

p. 34–35

Et moi ? Eh bien, je m'appelle Elisabeth Levallois. Je suis l'amie, de Willie, la collègue de Doumé, l'amante de Leibo.

J'ai trente-trois ans, journaliste. J'ai la gueule allongée, assez belle, je crois. Grosse consommatrice de médicaments. Fashion mais lucide. Je suppose qu'on pourrait dire que je suis une connasse et 90 % de la population du pays, s'ils me connaissaient, feraient pfeuh... Une de plus. Personne n'a tort, personne n'a raison dans ce genre de question. Je suis du genre parisienne, bel appartement, pas riche mais certainement pas pauvre, et à gauche parce que je ne suis pas sans illusions au point d'être cynique. Belle famille, pas de mariage. La veste bien coupée, le goût des fringues, une certaine politesse bien placée. J'ai de l'éducation. Le père dans l'édition, la mère, eh bien, un peu aventurière, vaguement hippie, chanteuse à ses heures, partie. Une belle-mère à la place, bien, bien. Le père terrible, évidemment, trop. Connaisseur, acteur, connaît tout, joue tous les rôles. Reste à trouver l'amour. Hommes âgés, professeurs, un politique, petit, un patron, moyen, et Leibo. Je l'aime bien, Leibo. Dix ans d'adultères, rencontres, vacances arrangées. Eh bien, j'aurais aimé être rousse. Brune, tant pis. Deux bagues, la parole facile, je bois bien.

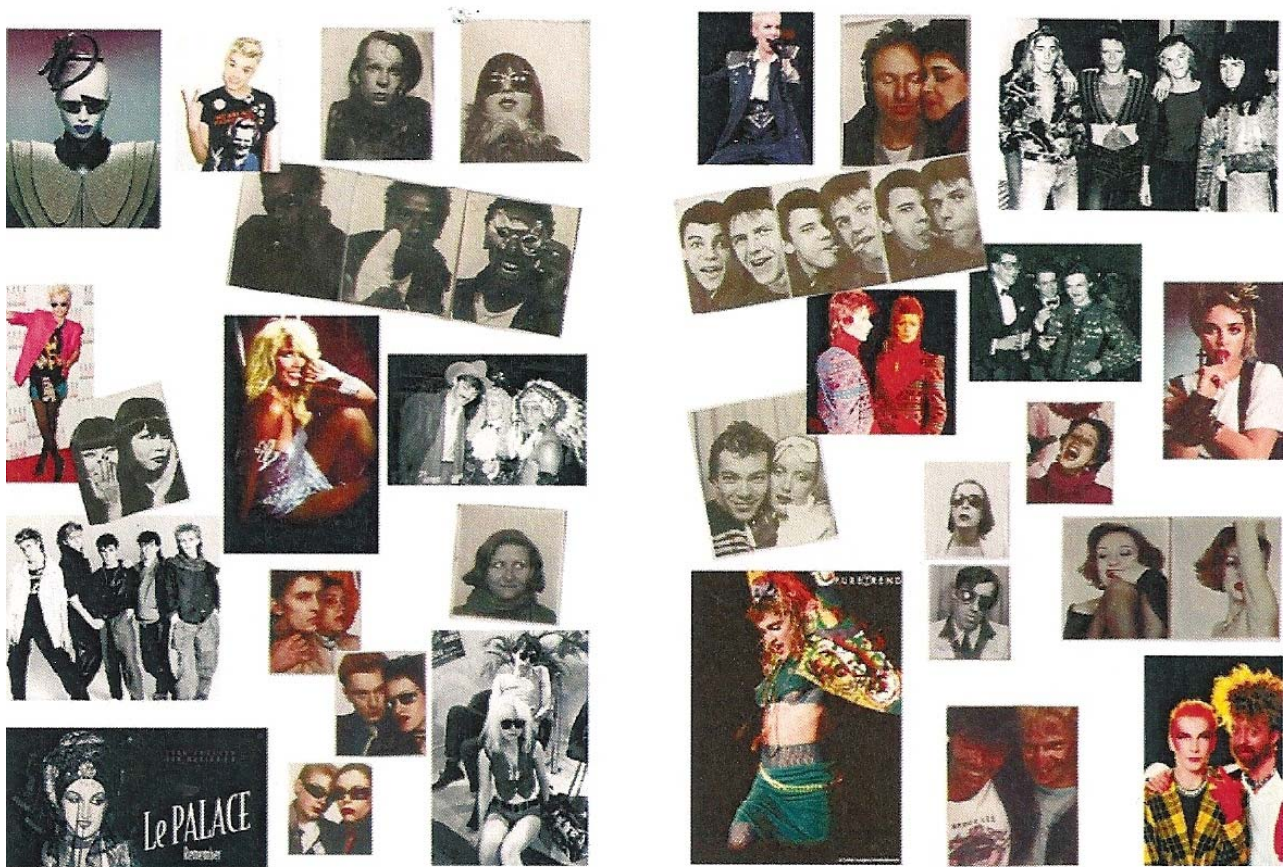
b. Dans la pièce

Je m'appelle Valentine Levallois. Val, tout le monde m'appelle Val. J'ai trente-trois ans et je suis journaliste. Je suis née à Paris. Je suis de gauche, parce que je ne suis sans illusions au point d'être cynique. Mon père travaille dans l'édition. Je me suis occupée de ma mère quand j'étais petite. Elle était maniaco-dépressive à tendance suicidaire. Les hospitalisations à répétition. Je ne sais pas combien de fois j'ai entendu cette phrase "Ne parle pas trop fort, elle est fatiguée, ta mère." Ca m'a laissé le goût des médicaments et une âme d'infirmière.

Il y a trois hommes dans ma vie. Je suis l'amie de Willie, la collègue de Doumé, la maîtresse de Leibo. Et je me suis beaucoup occupée d'eux.

B. Les costumes

1. Éléments de recherche par la costumière du spectacle, Alice Touvet



2. Photographies du spectacle





IV. Le contexte historique

A. L'apparition du SIDA

a. Dans le roman

p. 47–50

“A Vienne, en 1872, le docteur Moritz Kaposi diagnostique une certaine maladie de la peau, le sarcome qui porte son nom. Cinq hommes mûrs sont touchés.

A Naples, dix ans plus tard, le docteur Amicis en décrit douze cas.

Et puis le poulet. En 1908, Ellerman et Bang découvrent qu'un extrait filtré de la leucémie du poulet sur lequel ils ont expérimenté déclenche un processus cancéreux dans la cellule.

Le docteur Francis Peyton Rous, en 1911, parle d'un rétrovirus.

Il semble que le virus possède une branche d'ARN qui court-circuite la retranscription des branches d'ADN de nos cellules grâce à une certaine enzyme : l'ARN du virus est un faussaire absurde qui nous fait adopter sa propre signature. Et non seulement il trompe notre corps, mais il n'arrête pas de se tromper : il mute.

Il a vingt-cinq ans, il est marin. Il meurt en 1959 à Manchester, avec pneumonie, infection à cytomégalovirus, fissure anale et sarcome de Kaposi.

Cela, évidemment, on ne le savait pas. Les choses, desfois, progressent dans l'ombre et l'inconscience bien avant leur apparition et leur prolifération, soudaine, terrible, incontrôlable, n'est que l'effet décuplé d'un puissant serpentement dans l'obscurité la plus totale des années auparavant.”

C'est ce qu'écrivent Dominique Rossi et Jean-Philippe Laporte dans un numéro de *Blason*, vers la fin des années quatre-vingt.

(...)

Il (*Dominique Rossi*) se redressa dans son fauteuil en osier, tire-bouchonnant ses chaussettes.

“La première fois qu'on en a entendu parler, je veux dire sérieusement, c'était en 1981, cela faisait quelque temps que la rumeur courait aux Etats-Unis. On était revenus, en pleine victoire de Mitterrand.

On mangeait ensemble, Jean-Philippe, Francis, Jean-Luc, Lionel et deux autres, je crois. J'étais le petit jeune, à l'époque. C'est Eric qui est arrivé, il secouait la tête. Il venait de s'engueuler avec Gilles, un de ses proches, vraiment, un bon ami, qui travaillait à Claude-Bernard. D'après Gilles, on y soignait un steward pédé, pour une infection pulmonaire, et Gilles, qui avait des contacts avec Willy Rozenbaum, qui était alors chef de clinique assistant, disait qu'il y avait des connexions avec un article paru dans la *MMWR*. Merde, on l'a lue, un peu plus tard, la *MMWR*, *Morbidity Mortality Weekly Report*, c'était le bulletin médical, à Atlanta, du Center for Disease Prevention and Control. Tu vois, je me souviens des noms, j'ai pas tout perdu.”

Il s'étouffa.

“Il a bien fallu qu'on apprenne la médecine, tout ça. Tout le monde s'en foutait.”

Il s'essuie.

“Moi qui ai jamais rien branlé en biologie.

On parlait d'un cancer homo, et il y en avait pour dire que c'était lié aux poppers. Ca, on les utilisait - c'est sûr.”

NB : Jean-Philippe Laporte est un médecin hématologue qui exerce actuellement à l'hôpital Saint-Antoine.

b. Dans la pièce

Interview à la radio

Le médecin

La première fois que j'entends parler de cette maladie, c'était en 1981. Je suis abonné au bulletin du CDC, le centre de prévention et de contrôle des maladies d'Atlanta. Le 5 juin 1981, précisément - je me souviens très bien, on était en pleine victoire de Mitterrand -, je lis en première page que cinq hommes étaient morts les semaines précédentes à Los Angeles d'une pneumocystose. Bon alors, la pneumocystose, qu'est-ce que c'est ? C'est une infection très rare des poumons qu'on ne croise généralement qu'une fois tous les vingt ans. Ces hommes ne se connaissent pas entre eux, et avaient pour seul point commun leur homosexualité.

Le journaliste

Et vous, votre premier contact direct avec la maladie arrive quand ?

Le médecin

L'après-midi même, et c'est ça qui est incroyable, l'après-midi même je reçois un patient, un homme jeune, qui avait un ami à lui, ils se tiennent par la main, ils ne se cachent pas d'avoir des relations manifestement intimes. Il vient à ma consultation de médecine tropicale pour des fièvres et une toux récalcitrante. Je lui fais faire une radio des poumons, et l'image que je vois est très en faveur de ce que je sais à l'époque de la pneumocystose. Et c'est la première fois que j'en vois une. Et je me suis dit : on a la pneumocystose, on a l'homosexualité, est-ce que ce n'est pas en rapport avec ce que j'ai lu ce matin ?

Le journaliste

C'est comme ça que vous êtes devenu un des spécialistes du SIDA en France ?

Le médecin

Vous savez, à l'époque, on était très peu à travailler sur cette maladie. Encore maintenant... Des collègues américains pensaient même que la maladie était peut-être liée à l'utilisation des poppers, vous voyez, la drogue qu'on respire.

B. Vivre avec le SIDA

La pièce, dont l'action se déroule du début des années 80 à l'élection de Nicolas Sarkozy, évoque ensuite :

- la mise en place de tests de dépistage dans des centres anonymes et gratuits
- la fondation d'associations de lutte contre le SIDA (Doumé est à l'origine de Stand-UP, dont le nom semble directement calqué sur Act-up ; Didier Lestrade, fondateur de cette association, serait à l'origine du personnage de Dominique Rossi)
- les très nombreuses morts dues à l'épidémie
- la nécessité d'utiliser des préservatifs (deux attitudes s'opposent : celle de Doumé, qui prône une protection systématique et celle de Willie, qui prône le barebacking, littéralement "chevauchée à cru", qui consiste à avoir sciemment des rapports sexuels non protégés ; le personnage de Willie serait directement inspiré de Guillaume Dustan, écrivain homosexuel décédé du SIDA)
- l'arrivée des trithérapies (AZT)

Pour en savoir plus sur le SIDA (historique de l'épidémie, traitements) :

http://www.sidaction.org/e_upload/pdf/guide_vih_sida_comment_en_parler_web.pdf

<http://www.actupparis.org>

V. La mise en scène

1. L'insertion de chansons

a. En ouverture de spectacle

Les huit acteurs ouvrent la pièce en chantant ensemble **la chanson de Madonna, *Like a virgin***.

I made it through the wilderness Somehow I made it through Didn't know how lost I was Until I found you	Je suis passée par la folie C'est comme ça que je suis passée par là Je ne savais pas à quel point j'étais perdue Jusqu'à ce que je te trouve
I was beat incomplete I'd been had, I was sad and blue But you made me feel Yeah, you made me feel Shiny and new	J'étais à moitié battue J'aurais été, j'ai été triste et déprimée Mais tu m'as fait sentir Oui, tu m'as fait sentir Brillante et nouvelle
Like a virgin Touched for the very first time Like a virgin When your heart beats Next to mine	Comme une vierge Touchée pour la toute première fois Comme une vierge Quand ton coeur bat A côté du mien
Gonna give you all my love, boy My fear is fading fast Been saving it all for you Cause only love can last	Je vais te donner tout mon amour, mon garçon Ma peur s'en va vite J'ai tout sauvé pour toi Car seul l'amour peut durer
You're so fine and you're mine Make me strong, yeah you make me bold Oh your love thawed out Yeah, your love thawed out What was scared and cold	Tu es si bien et tu es à moi Tu me rends forte, oui tu me rends audacieuse Oh ton amour fait fondre Oui, ton amour fait fondre Ce qui m'effraie et me glace

b. En clôture de spectacle

A son enterrement, Willie a demandé que soit diffusée **la chanson de Diane Tell, *Si j'étais un homme***.

Moi, si j'étais un homme, je serais capitaine
D'un bateau vert et blanc,
D'une élégance rare et plus fort que l'ébène
Pour les trop mauvais temps.

Je t'emmènerais en voyage

Voir les plus beaux pays du monde.
Je te ferais l'amour sur la plage
En savourant chaque seconde
Où mon corps engourdi s'enflamme
Jusqu'à s'endormir dans tes bras,
Mais je suis femme et, quand on est femme,
On ne dit pas ces choses-là.

Je t'offrirais de beaux bijoux,
Des fleurs pour ton appartement,
Des parfums à vous rendre fou
Et, juste à côté de Milan,
Dans une ville qu'on appelle Bergame,
Je te ferais construire une villa,
Mais je suis femme et, quand on est femme,
On n'achète pas ces choses-là.

Il faut dire que les temps ont changé.
De nos jours, c'est chacun pour soi...

On pourra commenter avec les élèves ces choix musicaux, qui correspondent étroitement à la trajectoire des quatre personnages :

- *Like a virgin* symbolise la liberté, essentiellement sur le plan sexuel ;
- *Si j'étais un homme* évoque la construction d'une relation solide sur fond de fidélité et d'amour.

B. L'insertion d'images d'archives

La pièce se déroule du début des années 80 (apparition du virus du SIDA l'année de l'élection de François Mitterrand) jusqu'à l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007.

Sur un panneau en fond de scène défilent **des images qui font référence à des événements marquants de ces trente dernières années**, dont voici les principaux :

- le début de l'épidémie du SIDA en 1983
- la montée de l'extrême-droite (Jean-Marie Le Pen) dans les années 80
- la chute du mur de Berlin en 1989
- un tirage du Loto en 1996 (métaphore des jeux de hasard liée à la contamination par le virus du SIDA)
- les attentats du World Trade Center en 2001
- l'affrontement Jacques Chirac – Jean-Marie Le Pen en 2002
- l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007

Dans le texte de la pièce, les personnages font également référence aux attentats du RER Saint-Michel en 1995.

VI. Revue de presse exploitable en classe

A. La critique de Nicolas Arnstam sur <http://www.froggydelight.com>

En adaptant *La Meilleure Part des hommes*, roman de Tristan Garcia qui connut le succès et remporta le prix de Flore en 2008, Pauline Bureau s'attaque à une fresque où, sur vingt ans, on suit **un quatuor de personnages** : Valentine (Marie Nicolle) journaliste et son amant Jean-Michel Leibowitz (Zbigniew Horoks), intellectuel médiatique, Dominique Rossi dit Doumé (Régis Laroche), journaliste et fondateur d'une association radicale de lutte contre le sida et William Miller dit Willie (Thibaut Corrion), jeune écrivain sulfureux.

Ces quatre personnages vont **s'aimer, se haïr, se séparer et se retrouver**, dessinant en creux **le portrait d'une époque** et de ses mutations décisives.

Dans la brillante adaptation de sa sœur, Benoîte Bureau (également conceptrice de la scénographie), la chronologie du roman a été respectée. L'adaptation joue sur deux niveaux : le récit fait par Valentine, la narratrice, et ses souvenirs de cette période reconstitués et joués devant nous. Certes, quelques moments ont été occultés et d'autres, plus théâtraux, privilégiés mais globalement, on retrouve le cynisme teinté d'humour qui caractérisait l'œuvre.

Les **scènes graves** alternent avec des **scènes grotesques** où les répliques de Tristan Garcia dans le style très dialogué du roman sont un régal pour les comédiens, notamment Nicolas Chupin qui compose **un irrésistible Jean-Philippe Bardotti, conseiller de l'ANPE et souffre-douleur de William**.

L'interprétation du quatuor est sans faille : Marie Nicolle donne beaucoup d'émotion à son personnage le plus lucide des quatre, Régis Laroche impose une gravité bouleversante, Zbigniew Horoks est très crédible et Thibaut Corrion confère à Willie un désespoir provocateur (qui fait penser par moments à Patrick Dewaere). Les autres comédiens : Yann Burlot, Antony Roullier ou Adrien de Van participent tous avec talent à la qualité de l'interprétation.

Pauline Bureau dans une mise en scène frontale dont le rythme soutenu est entraîné par **la guitare et la batterie énergiques (jouées en direct) de Vincent Hulot** propose une belle fresque qui retrace, **images d'archives en noir et blanc à l'appui** et dans un style cinématique (à grands renforts de fumées de cigarettes et de scènes dénudées) les années sida et **l'engagement des personnages, leur fidélité ou leur trahison**.

Quelle est la meilleure part qu'on peut garder de quelqu'un ? Quelle est celle qu'on peut lui laisser ? La fin, dont la chute brutale de rythme semble amorcer une introspection et un bilan pour les personnages restants, laisse en suspens des questions importantes qu'il convient à chacun de se poser et la possibilité d'en trouver ou non des réponses.

B. Critique de Gérard Noël sur <http://www.regarts.org>

De ce spectacle d'un auteur trentenaire, il faut retenir tout d'abord un beau travail de comédiens. Ils sont tous dans un jeu à la fois réaliste et stylisé. Efficace.

En ce qui concerne l'histoire, c'est à une vaste fresque que nous convient Tristan Garcia, auteur du roman et Pauline Bureau, co-adaptatrice et metteuse en scène : elle commence avec **l'apparition du sida en 1981** et met en scène quatre personnages, trois hommes et une femme. Les hommes vont, d'une manière ou une autre, être confrontés à la même femme, que ce soit en temps qu'ami ou amant.

Quand Will (venant d'Amiens) arrive à Paris, la terrible maladie commence à se répandre. Doumé, lui, passe le test qui s'avère positif. Avec quelques amis, ils décident de créer une association qu'ils baptiseront Stand up, puis Stand (pas de commentaire sur le choix de ce nom !). La jeune femme s'éprendra d'un intellectuel parisien pour des amours compliquées mais promises à durer. Will aura une relation de cinq ans avec Doumé qui ne le laissera pas indemne puisqu'il sera à son tour contaminé. Confidences entre les personnages, brouilles, scènes torrides alternent, avec, en fond, **vingt-cinq ans de**

politique, de luttes, de progrès de la médecine également. On aura reconnu en passant des personnages, on aura ri d'un clone d'Ardisson, assisté aux métamorphoses de Will, de plus en plus provoc'. On aura croisé des gays, activistes ou non et navigué dans le milieu de la presse, de l'université et des lobbies. Plus que cet étalage de "branchitude" c'est bien sûr **la détresse des personnages** qui nous aura touchés : **le renoncement des uns, la vie gâchée des autres, l'espoir fou que peut susciter la trithérapie**, mais aussi **ce véritable suicide chez certains, prêts, par révolte, à faire l'amour sans aucune protection caoutchoutée**.

Pauline Bureau possède l'art de filer son histoire. **D'alterner moments de crises ou de calme**. Ses tableaux qui se succèdent à un rythme soutenu pendant deux heures ont la netteté d'une pointe forte. **Rien de superflu : un lit, un bureau, deux tabourets et le décor est créé**. C'est la relation entre les personnages et... la parole, bien sûr, qui est mise en avant. On peut déplorer que, parfois, les situations soient plus "fortes" que le texte et que celui-ci aligne des banalités. Quelques coups de ciseaux auraient été les bienvenus. Mettons que ces "creux" fassent partie de la vie, comme **les projections d'actus sur le fond de scène et les chansons qu'on fredonne**. Ou encore **ce soudain et violent amour de Will pour un employé de l'ANPE qui n'en demandait pas tant**. **Scènes comiques** d'une efficacité garantie.

Le reste, la fin, les personnages qui meurent (pour certains) sont traités sans pathos inutile. On a simplement l'impression d'avoir fait avec eux un voyage, un long voyage agité (comme la vie) et on les quitte comme de vieux amis. Ce spectacle qui s'était ouvert sur Like a virgin se clôt avec Si j'étais un homme.

Il y a là-dedans une logique.

C. Critique de Myrto Reiss sur <http://www.aupoulailler.com>

Les questions de la transmission et du déterminisme social touchent particulièrement Pauline Bureau. (...) La Meilleure Part des hommes, questionne la distribution a priori des places sociales et l'existence éventuelle d'une marge de manœuvre par rapport à une condition initiale. Le spectacle, adaptation du roman homonyme de Tristan Garcia, est avant tout **la peinture poignante de l'époque de l'apparition du fléau du sida et de ses retombées sur la communauté gay**, vue au travers du **parcours de quatre personnages qui se sont éperdument aimés, puis brutalement haïs**.

Une multitude de tableaux, sortes de miniatures intimistes découpées par la lumière, renforcées par **une musique rock nerveuse** et ponctuées par **la vidéo**, compose cette fresque qui retrace l'histoire de deux décennies, pendant lesquels le sida est devenu plutôt une maladie chronique qu'une maladie mortelle. **Le renouveau de la politisation de la cause homosexuelle, l'activisme** et ses acquis, aidés par les progrès pas à pas de la science, sont ici contrebalancés par la **tendance libertaire et destructrice du refus du préservatif** et de la contamination volontaire. Et parallèlement, au second plan, c'est le **déclin du milieu intellectuel** qui est brossé, via l'histoire d'amour un peu foireuse entre une jeune étudiante devenue journaliste (Marie Nicolle) et son vieux professeur (Zbigniew Horoks), néo-philosophe maoïste virant à droite.

Pauline Bureau centre son adaptation sur le personnage de Willie (Thibaut Corrion), tour à tour perdu et excentrique, auteur médiatisé et séropositif refusant le traitement. Fait de la même pâte que Roberto Zucco (que la metteur en scène a monté en 2010), **Willie** est en quête de cet absolu qui à la fois le comble et le perd. Il est la **quintessence de la jeunesse éternelle**, celle des années 80, **brisée par la maladie**, comme celle de tous les temps, pétrie par le refus du consensus et de la désillusion, cherchant refuge dans l'excès et la provocation. A ses côtés, **Dominique** (Régis Laroche), fondateur de Stand Up, est le militant enragé qui fait bouger les lignes, celui qui **affronte la maladie de manière raisonnée et qui gagne la lutte pour la vie**.

Avec une grande sensibilité, Pauline Bureau montre ce que c'était **être homosexuel** dans les années 80. Précision, justesse et émotion à fleur de peau, traversent les images-séquences où les corps s'enlacent passionnément, se laissent ausculter par un médecin, se repoussent et se battent avec haine, se décharnent sous les ravages du virus, meurent, se ressaisissent pour continuer de lutter. Et en même temps que la maladie continue à œuvrer, la vie suit son cours avec des dîners entre amis, des discussions quotidiennes, des grasses matinées au lit. "Comment rester fidèle à ses idées, à ses amis, à ses amours ? Ce spectacle raconte la difficulté de trahir et l'impossibilité de ne pas trahir.", dit la metteur en scène. Sur fond d'une soif de vivre intarissable, des chemins qui s'éloignent et des attaches qui ne s'effacent jamais, Pauline Bureau et ses excellents comédiens, unis dans un vrai travail de groupe, réussissent à nous toucher au plus profond : rares sont les spectacles qui parlent de manière aussi sensible de la fraîcheur de la vie et d'étourdissement de la mort, de ce qui passe et de ce qui part...

D. Critique d'Olivier Pansieri sur <http://www.lestroiscoups.com>

Que sont nos amis devenus ?...

Pauline Bureau a adapté et mis en scène *La Meilleure Part des hommes*, roman de Tristan Garcia sur les années sida. Un spectacle-bolide qui roule, si l'on ose dire, à tombeau ouvert, négocie mal certains virages mais tient la route.

Huit hommes et une femme nous font revivre, en deux heures dix, **vingt ans de luttes et d'amours**. Celles de William, Dominique, Richard, Jean-Philippe, et donc Valentine, copine, amante et narratrice. Des **films d'actualités**, soutenus par **l'excellente musique de et par Vincent Hulot**, replacent utilement ces chers fantômes dans leur contexte. Celui des années 1980, des petites annonces de Libé, des fêtes délirantes du Palace, mais aussi des déclarations rétrospectivement effarantes d'hommes politiques, dont Jean-Marie Le Pen. L'honnêteté pousse d'ailleurs à dire que tout le monde planait à cette belle époque de la baise. Le même Libération ne se crut-il pas très malin de titrer : "Indésirable, le sang pédé ?" quand éclata l'affaire du sang contaminé ?

C'est un des grands mérites de cette reconstitution, ne pas (trop ?) distribuer a posteriori bons et mauvais points aux acteurs de la tragédie. Démarrant, tel un nouveau Cabaret des hommes perdus, elle embraye vite sur la mort. Bémols ? Certains personnages, auxquels ce théâtre-récit ne passe pas assez la parole, défaut inhérent à ce type d'écriture. Valentine, par exemple, qui est souvent en carafe, alors que son interprète Marie Nicolle ne demanderait que ça, exister. Elle est formidable. On ne peut pas en dire autant de son mentor-amant qui, lui, a du texte, mais pérore. Dernier couac du ronchon de service, ce lit d'hôpital vers la fin, dont la mise en scène ne fait rien. Juste un rappel redondant. On lui préfère le sobre et ému : "Merci docteur" de Doumé, alias **Dominique Rossi**.

Grand capital sympathie du côté de ce dernier, double transparent de Didier Lestrade, fondateur d'Act Up, rebaptisé ici Stand Up. Une figure historique, à laquelle Régis Laroche prête sa densité de baroudeur au cœur gros comme ça. On fait, grâce à lui, de belles plongées dans le monde, public et privé, des militants gays. Tout y sonne juste, des engueulades de réunion aux rêves naïfs de révolution, en passant par les chamailleries entre amants et amis. Comme au catch, le "méchant" est incarné par Thibaut Corrion, jolie grenade dégoupillée qui casse la baraque dans **William Miller, dit Willie**. Là encore, la "clé" est donnée par l'actualité d'hier, celle de la presse et de l'édition faisant alors les yeux doux à **Guillaume Dustan**, produit révolutionnaire à faire briller les salons. **Thierry Ardisson** l'invitera deux fois, c'est dire !

L'amour à mort

On a le droit de reconnaître le présentateur sous les traits de Nicolas Chupin, qui joue aussi un assez génial "**homo rentré**" de **l'A.N.P.E**. Les déclarations héroïco-comiques du susnommé Willie à son encounter, ainsi que son numéro de provoc télévisuelle sont des morceaux d'anthologie. On **rit**

franchement, finement. En contrepoint hétéro, Valentine et son maître de philosophie Leibowitz vivent une liaison peu passionnante si passionnée. Le nu qui tue, ce serait plutôt celui de Willie et de Richard, pas poilant du tout, celui-là. On découvre avec eux, médusé, **l'amour à mort, en langue originale le "barebacking" (rapports sexuels non protégés)**. En contrepoint intello, le suicide tant politique que philosophique de ces étranges animaux que sont les penseurs à la mode.

Au final, un montage serré et complexe, qui repose clairement la **question de la fidélité à la foi jurée**. Une question salubre en cette période usante de grand n'importe quoi. La mise en scène y répond, à sa façon un rien sèche. On se souviendra longtemps de la piètre oraison funèbre du père : "William était un faible, je l'ai su tout de suite... Il pissait au lit. Tout le monde ne réussit pas sa vie. Regardez, faut pas déconner : il n'y a personne quand il est mort !", à laquelle rétorquent en silence ces ombres, jaillies de nulle part, qui soulèvent et emmènent dignement le cercueil. Diane Tell peut chanter : "Moi si j'étais un homme..."